

***Lily Briscoe : un autoportrait* de Mary Meigs**

Mary Meigs, *Lily Briscoe : un autoportrait*, Montréal, L'Arbre, 1984, 367 pages. Traduit de l'anglais par Michelle Thériault

André Renaud

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1985). Compte rendu de [*Lily Briscoe : un autoportrait* de Mary Meigs / Mary Meigs, *Lily Briscoe : un autoportrait*, Montréal, L'Arbre, 1984, 367 pages. Traduit de l'anglais par Michelle Thériault]. *Lettres québécoises*, (38), 58–59.

Lily Briscoe: un autoportrait

de Mary Meigs
(Traduction de Michelle Thériault)

Le puritanisme atavique constitue pour ainsi dire la toile de fond de ce livre de mémoires, Mary ayant hérité de tous les complexes qui font que la conscience puritaine est une conscience morose, chagrine, souvent torturée, lorsqu'elle n'est pas carrément tortionnaire. Cela va la suivre toute sa vie malgré les incroyables efforts de libération et les belles victoires.

Intéressant pour plusieurs raisons, ce beau livre propose une lecture tout à fait fascinante et, cela, dans la double perspective du féminisme et du lesbianisme.

Qu'elle veuille vivre selon une philosophie qui sait mieux reconnaître la dignité essentielle de la femme, témoigne d'une ouverture et d'une modernité qui est tout en son honneur. Cela montre un sens de la réalité et, tout simplement, un bon sens, que l'on ne contestera plus dans les sectes les plus anachroniques de la société. Pour la femme, pour la femme artiste, pour la femme agissante, la voie de la modernité aura été longue, souvent pénible. Mais elle est d'ores et déjà ouverte et les hommes, hélas, ont assez peu de mérites dans l'entreprise.

Mais que de surcroît, cette femme ait résolu d'obéir à son désir de vie lesbienne, cela appelle un courage et, sans paradoxe, une espèce d'abnégation inouïe. C'est accepter, au nom du bonheur, d'être marginalisée et souvent repoussée par ses amis et ses proches. C'est surtout accepter un combat intime, la présence en soi de forces vives et qui s'opposent; c'est accepter, proclamer, exiger.

Parce qu'ils assument leur identité et tendent de plus en plus à réclamer pour eux et pour elles la reconnaissance sociale, les homosexuels et les lesbiennes

se voient repoussés aux origines mêmes du discours philosophique, forcés de refaire l'abc de dialectiques séculaires où ils n'avaient aucune place.

Américaine de naissance, Mary Meigs vit maintenant à Montréal et dans l'Estrie. Écrivain et peintre, elle fait une oeuvre qui rappelle, toute, les grandes angoisses du puritanisme américain. Son esprit, plus que son oeuvre encore, renvoie aux grandes interrogations classiques, là où sont évoqués la vie, la mort, l'amour, la souffrance, la solitude, le destin.

Elle est fille jumelle et elle a deux frères aînés. Elle est née dans une famille à l'aise et de tradition puritaine. Et ainsi son enfance s'est déroulée sous le signe de la continuation et au coin de la rigidité morale. Dans le monde du puritanisme, les vertus sont constituées de préceptes séculaires et toute dérogation passera pour une dépravation honteuse. Là, l'homme est au sommet de la hiérarchie familiale, et sur la place publique, il occupe tout l'espace. La femme devient mère, inculque à ses enfants les bons principes et les belles manières afin que la race se perpétue, fidèle à l'antique modèle.

Rien n'est plus austère ni plus étouffant que la pensée puritaine qui s'articule sur des postulats absolus et qui paraît contraire aux lois les plus simples de l'évolution, de l'émancipation et de la modernité.

Or, la jeune fille Mary, dès son jeune âge, observe tout ce qui se déroule autour d'elle, dans sa famille immédiate, puis dans le cercle plus grand où entrent ses grands-parents. Elle comprend surtout que la vie s'y manifeste à grand renfort de diktats, de tabous, dans une at-



Mary Meigs

mosphère taciturne et morose. Que tout écart engendre le remords et exige réparation.

Et dans sa vie, cette Mary décidera de se libérer du rôle conventionnel de la femme en obéissant à ses aspirations d'artiste. Elle obéira également, avec lenteur et étonnement, aux appels du lesbianisme et c'est avec des femmes qu'elle connaîtra ses amours.

Ils sont obligés de conjuguer à nouveau et en les adoptant à leur être, à leur bien-être et à leurs aspirations toutes sortes de codes, à révérier toutes sortes de vérités, à renouveler toutes sortes d'ententes. Et tout se trouve interpellé: la philosophie, la morale, la religion, la famille, la médecine; toute l'anthropologie.

Si le vingtième siècle est témoin de plusieurs révolutions, la révolution des homosexuels et des lesbiennes, aura peut-être été plus fondamentale que d'autres en ce qu'elle remonte par nécessité aux origines mêmes de notre civilisation.

C'est là que cet ouvrage écrit avec une franchise sans fausse pudeur est important. Parce que l'auteur y fait part d'un



combat qui se situe d'abord dans le petit cercle encore plus ou moins secret des femmes lesbiennes elles-mêmes. Là où il y a encore bien des malaises, des mal-adresses, des reniements, des faiblesses, tant les fondations demeurent fragiles, agressives. Ces rapports seront-ils un jour plus harmonieux? Sans doute. Parfaitement harmonieux? Jamais! Et en disant cela, on ne prend pas parti; on ne fait que

constater et faire se projeter ces constatations dans l'avenir.

Suivant le fil des ans, Mary Meigs raconte son destin et présente les personnes qui l'ont marquée, faisant une large place à Barbara Deming et à Marie-Claire Blais. Certains passages appartiennent à l'anecdote plutôt qu'à la réflexion, mais, on le dit souvent dans cette chronique, c'est le propre des mémoires que d'être tissés avec le fil de la vie.

Je n'ai lu le livre que dans la traduction qui a été assurée par Michelle Thériault. Le texte coule avec une belle facilité. La langue est précise et simple; elle atteint parfois un niveau de lyrisme qui montre juste ce qu'il faut la sensibilité circonscrite de l'auteur. Il y a sur les rapports entre la mère d'une lesbienne et sa fille quelques très belles pages; sur les rapports entre l'amour et la création, également. □

Mary Meigs, *Lily Briscoe: un autoportrait*, Montréal, L'Arbre, 1984, 367 pages. Traduit de l'anglais par Michelle Thériault.

Extraits

Je commençai à faire des illustrations pour un des livres de Marie-Claire, d'abord pour m'amuser, mais avec le sentiment qu'une partie de moi inconnue était mise à contribution. Mes amis réagirent presque tous avec hostilité à ces illustrations si différentes de mes paysages lyriques et de mes dessins à la plume, de fleurs ou de marécages, refusant d'admettre qu'elles venaient de moi, choisissant de les croire plutôt inspirées par quelque faux esprit me tenant sous son emprise. Je pouvais lire leurs pensées: «Ce n'est pas vraiment toi», mais en exécutant ces illustrations, je me rendis compte que je pouvais voir ce que je n'avais jamais vu jusque-là et comprendre le monde de Marie-Claire, malgré mon inexpérience. J'aurais voulu faire appel à l'inconscient comme Redon l'avait fait en illustrant les oeuvres de Baudelaire et de Poe, ou Demuth pour Le tour d'écrou. J'admirais ces maîtres et je ti-

rai leçon de la violence comique de George Grosz, je me penchai avec une admiration respectueuse sur la Bible vue par Chagall et sur les illustrations des fables de La Fontaine. L'opinion que j'entretenais sur mon propre travail connu de nouveau des hauts et des bas dont les sauts m'étourdissaient et qui obéissaient à la réaction provoquée chez mes amis, mais je ne perdis jamais complètement espoir dans mes illustrations, même devant les remarques du genre «Ah, comme c'est amusant» ou «Elles sont drôles!» ou la réaction typique d'Américains à l'estomac délicat, je veux dire: un silence embarrassé.

Marie-Claire réagissait invariablement en disant: «C'est beau. C'est merveilleux», soit qu'elle émettait une opinion en sachant que c'est ce que je voulais entendre, soit qu'elle saisissait mes intentions avant même qu'elle cesse de me flatter. Je l'accusai d'être incapable de voir quand une chose était vraiment médiocre. Mais Marie-Claire insistait: «Je l'aime!», sachant bien que je n'aurais pas apprécié me l'entendre*

dire, si elle avait trouvé mon travail vraiment mauvais. Elle-même commença à montrer une étonnante aptitude pour la peinture et, à l'aide de tous les moyens imaginables d'expression, fit toutes sortes d'expériences qu'avec mes oeillères je n'avais jamais moi-même tentées. En l'espace de deux jours elle pouvait remplir un carnet d'intéressantes petites abstractions ou remplir tout un bloc à dessins d'improvisations inspirées de Matisse, Chagall, Nolde, Picasso — de tous les peintres qu'elle connaissait — mais en gardant sa propre identité. Je ressentis un début de jalousie devant les progrès rapides qu'elle faisait, me disant qu'elle aurait tout aussi bien pu être peintre qu'écrivaine. On peut penser à plusieurs écrivains importants qui furent également artistes (Victor Hugo, e.e. cummings, Henry Miller, pour en nommer trois) bien que l'on puisse dire de chacun d'eux que leur oeuvre picturale n'a pas le sérieux et la densité de leur oeuvre écrite. Mais, à mon avis, Marie-Claire est supérieure à n'importe lequel des trois.